

ARCHITECTURE

Amiens : la place de la Gare recadrée par une verrière monumentale

Etabli sur deux niveaux et coiffé d'une verrière, le projet Vasconi redessine la place de la Gare dans une surenchère monumentale.

Attention, terrain sensible ! La place Alphonse-Fiquet circonscrite par la gare, des immeubles d'habitation et la tour en regard, est l'une des dernières réalisations (1942-1951) des frères Perret, architectes et entrepreneurs de renom, dont l'œuvre est indissociable de l'histoire contemporaine avec le béton armé pour fil conducteur et la Reconstruction pour apogée. Cet ensemble ordonné dont le beffroi culmine à 100 mètres – ce qui en faisait l'immeuble le plus haut d'Europe à son époque – est protégé au titre du patrimoine. A l'instar du centre-ville du Havre, des mêmes frères Perret, désormais classé au patrimoine mondial, il bénéficie d'un regain d'intérêt qui efface le désamour de l'opinion pour cette architecture de la Reconstruction. Intervenir sur un tel espace, sacralisé par les experts et indifférent au plus grand nombre, était un exercice



700 tonnes de charpente métallique et 1.300 tonnes de vitrages feuilletés ont été nécessaires à la construction de la verrière.

délicat auquel la municipalité de Robien s'est attelée dès les années 1990. Traversé par un axe de circulation et traité en aire de stationnement vaguement plantée, l'espace public au centre de la composition semblait flotter dans son cadre de béton historique. Son réaménagement a fait l'objet de deux concours successifs, tous deux gagnés par l'architecte Claude Vasconi qui a finalement réalisé son second projet datant de 2002 : « Une grande marquise recadrant la place au carré afin de lui donner une forme et une échelle plus urbaines, tout en réglant les problèmes de pente inhérents au site », résume le concepteur.

Accès dédoublés

Validé en 2006 par les autorités du patrimoine, les gardiens de l'œuvre des Perret et la population amiénoise consultés à plusieurs reprises, le projet a été conduit à marche

forcée pour une livraison à la veille des élections municipales, au printemps dernier, en même temps que l'aménagement piétonnier de la rue de Noyon qui relie la gare au centre-ville. Selon certains, ce vaste chantier coûta son fauteuil de maire à Gilles de Robien, au profit d'une nouvelle équipe menée par Gilles Demailly (PS). Reste l'ouvrage. Sa forte présence en fait la principale porte de la ville. Mais l'aménagement ne prendra tout son sens qu'avec la rénovation de la gare, dont le fonctionnement va être modifié en profondeur. Le sol de la place est dédoublé entre un périmètre de plain-pied avec le hall de la gare et un parvis central conduisant en pente douce sous le bâtiment, au niveau des quais. Cet accès en sous-sol est pour l'instant muré, les travaux de la gare tardant à commencer. Outre l'accès aux trains facilité dès l'abord, l'aménagement double

les surfaces d'exploitation de la gare et libère son hall monumental pour de nouveaux usages. De même, la vie citadine peut reconquérir le pavé, libéré des voitures depuis la construction d'un parking attenant, et gagner le pied des immeubles Perret qu'on aimerait voir rénovés, à l'instar de la tour, avec des vitrines et des terrasses à l'abri du grand parapluie de verre et d'acier déployé en périmètre.

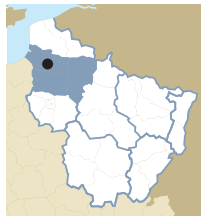
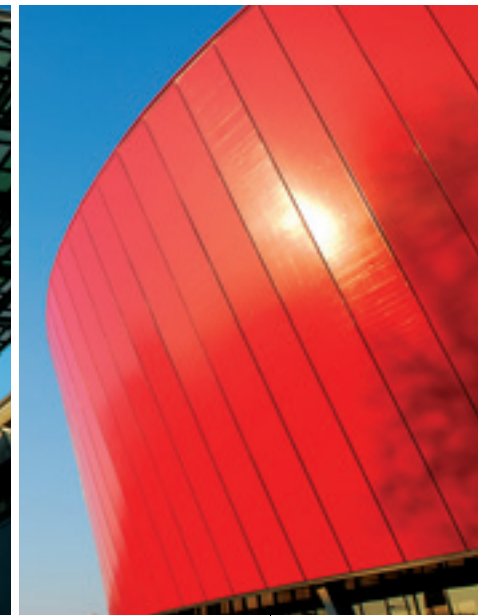
Lumière de sous-bois

Cet ouvrage en superstructure est la partie la plus visible de l'aménagement, surlignant le pourtour de la place en belvédère sur le parvis. Sa couverture en verrière, sur un hectare, circonscrit le lieu et cadre la tour-beffroi dès la sortie de la gare. Très présent, il domine autant qu'il domestique l'espace public du haut de ses 2.000 tonnes : 700 tonnes de charpente métallique réalisée par l'entreprise Viry et 1.300 tonnes de vitrages feuilletés, travaillés par les ateliers Bernard Pictet. Cette immense verrière horizontale fait indiscutablement de l'ombre aux immeubles et au bâtiment de la gare – d'ailleurs réalisé sans l'attique voulu par Auguste Perret – mais elle instaure un espace protégé et augure de la revitalisation de l'ensemble patrimonial. Imaginée par Claude Vasconi comme « une frondaison artificielle supportée par une forêt d'étais disséminés », elle a évolué en cours d'études vers une structure régulière de grands mâts arborescents, en nombre réduit mais de forte section, étayés de tirants croisés pour contreventement. Le vitrage du toit, qui a reçu un émaillage de couleur verte et de densité variable, procure à la place une ambiance de sous-bois aux lumières

mouvantes. Le large rebord en pâte de verre du muret qui ceinture le belvédère en accentue l'effet, éclairé le soir de l'intérieur. Dans cet esprit, le parvis central fait figure de clairière. Il s'agrément d'un bassin affleurant dont les jets d'eau trouent le granite de Lanhelin qui pare le sol et les parois du parvis. Ce matériau usuel de l'aménagement urbain avait inspiré à Claude Vas-

coni un gris assorti pour la charpente fabriquée et laquée en atelier, laquelle fut repeinte sur place en gris argent. Hormis la couleur, l'opinion publique et la critique n'ont pas fini de deviser sur le bien-fondé de cet ouvrage introduit par urbanité au cœur d'un lieu emblématique de la France reconstruite. Les Amiénois arbitreront à l'usage.

FRANÇOIS LAMARRE



PICARDIE

- ▲ Somme (80)
- ▲ Ville d'art et d'histoire (1992)
- ▲ 139 271 Amiénois
- ▲ 4 946 hectares

«LA CATHÉDRALE EN COULEURS»

Une vaste restauration de la cathédrale Notre-Dame, édifice gothique construit de 1220 à 1375, fut entreprise en 1992. Elle révéla des traces de polychromie, qui permettent de réviser les connaissances actuelles sur les portails peints médiévaux. Le public y est associé en saison par le spectacle *Amiens, la cathédrale en couleurs*, qui

Après la disparition de l'enceinte fortifiée au XIX^e siècle, les carrières ouvertes dans le quartier Saint-Acheul lors de l'expansion de la ville ont révélé une culture paléolithique vieille de 450 000 ans. Sur les terrasses et le fond tourbeux de la vallée de la Somme, heurs et malheurs modèlent Amiens, de l'Antiquité romaine à un Moyen Âge fastueux, puis de la cité des intendants à la révolution du velours mécanique. Les destructions des deux conflits mondiaux, la nouvelle industrialisation et l'exode rural changent la face de la ville de Jules Verne, où le XX^e siècle trouve à s'exprimer avec Louis Duthoit (1868-1931), Auguste Perret (1874-1954) et d'autres architectes plus récents. La toute fin du dernier millénaire et le début de celui-ci voient Amiens s'enrichir de réalisations monumentales et artistiques hardies.

UNE VILLE EN ÉVENTAILS

Alors que la ville haute est encore enserrée dans la muraille du castrum gallo-romain, la ville basse colonise le marais et s'étend vers le nord dans un lacs de bras d'eau. Après 1598, la citadelle va bloquer ce processus pour longtemps. La seconde enceinte, puis les nouveaux quartiers du XIX^e siècle forment au sud un éventail encadré de deux grands boulevards concentriques et sillonné de voies radiales majeures. Les hôtels particuliers, les maisons de cadres, d'employés ou d'ouvriers en briques à rehauts de pierre donnent un cachet tout particulier à la capitale picarde. Par le choix d'une dominante de briques, les reconstructions consécutives aux deux guerres mondiales s'intègrent dans le tissu urbain qu'elles aèrent, sans toutefois chercher à pasticher le bâti précédent. À partir des années 1960, la cité se hisse sur le plateau au nord de la vallée, s'enrichissant d'une vaste zone industrielle et d'un important

LE XIX^e SIÈCLE S'AFFIRME

Si la Révolution a été, pour le patrimoine amiénois, un épisode plutôt neutre, la période qui va de la Restauration à la Première Guerre mondiale renoue avec le Moyen Âge quant au goût de bâtir.

UN «LOUVRE POUR LA PICARDIE». Dès 1823, une grande bibliothèque de lecture publique dresse sa colonnade en retrait de l'actuelle rue de la République. Tout à côté, la Société des antiquaires de Picardie construit de 1855 à 1867 l'un des premiers musées édifiés en France, dont le parti sera repris par la plupart des musées de beaux-arts élevés au XIX^e siècle.

L'HÔTEL DE VILLE. Le bâtiment du début du XVII^e siècle s'ouvre vers les quartiers anciens, dont l'activité économique s'est déplacée au sud. On va donc le remanier profondément au XIX^e, en l'agrandissant et en l'orientant dans cette direction, afin de lui donner l'ampleur qui sied au pouvoir municipal.

QUELQUES ÉLÉMENTS DU PATRIMOINE AMIÉNOIS. Une puissante bourgeoisie industrielle et financière parsème la ville de prestigieuses demeures, dont le fleuron est l'hôtel Bouctot-Vagniez (1911), de Louis Duthoit, aujourd'hui chambre régionale de commerce et d'industrie. Ce petit château urbain est emblématique d'un Art nouveau indigène très marqué par l'influence de Viollet-le-Duc. Quant à l'architecture religieuse, elle suit la mode du temps, affectionnant le «néo», parfois avec bonheur comme l'attestent l'église Sainte-Anne (1869), classée monument historique, avec son vaste presbytère conçu pour les missionnaires lazaristes, et l'église Saint-Remi, dont seul le chœur (1889) a été réalisé. Dans un bel environnement, le cirque Jules-Verne (1889) a été parfaitement rénové en 2003. Enfin, la frénésie du siècle se mue en sérénité dans le très romantique cimetière paysager de la Madeleine, où repose Jules Verne. L'architecture contemporaine s'illustre par

AMIENS, VILLE D'EAU

La Somme, l'Avre et la Selle traversent ici un vaste marais que maîtrisera l'homme. Les canaux de drainage de la ville basse vont entraîner de nombreux moulins aux productions variées, prémices d'une industrie longtemps florissante. En amont, la tourbe, abondante, sera le combustible favori des Amiénois jusqu'au XIX^e siècle. Son exploitation en «intailles» laisse peu à peu place aux hortillonnages, cultures maraîchères sur les «aires», les parcelles ceintées de cours d'eau, «rieux» et «fossés». Descendant la Somme, sur les barques à cornet, les légumes arrivaient au quartier Saint-Leu pour le marché sur l'eau ; cette tradition perdue lors de la Fête sur l'eau, au mois de juin.